L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL —NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 13 JUIN 1849.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE.
No. 83, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 13 JUIN 1849.

AVIS.

PERSONNE n'est autorisé à recevoir ou acquitter compte pour les propriétaires de l'Abeille, MM. E. Davezac, notre tenteur de livres, MM. J. Morton Quirk et De La Neuville.

Nouvelle-Orléans, 3 avril 1849.

MAGNE & WEISSE.

TICKET WHIG.

GOUVERNEUR:
ALEXANDRE DECLOUET.

LIEUTENANT-GOUVERNEUR:
DUNCAN F. KENNER.

AUDITEUR DES COMPTES
LOUIS BORDELON.

CONGRES.
PREMIER DISTRICT
O. P. JACKSON.

DEUXIEME DISTRICT.
CHARLES M. CONRAD.

MASS MEETING.

Le MASS MEETING des whigs de la Nouvelle-Orléans aura lieu à la gare du chemin de fer Pontchartrain, vendredi, le 14 du courant, à 5 heures du soir. Nos candidats, ALEXANDRE DECLOUET et DUNCAN F. KENNER, harangueront l'assemblée.

PAR ORDRE DU COMITÉ CENTRAL.

M. DECLOUET ET SES AMIS DE COLLIGE.

Hier, une heure de l'après midi, les amis de M. Declouet se sont rendus en corps à la Gare Chartres, pour serrer la main à leur candidat et le féliciter sur sa candidature. Nous avons remarqué entre autres, MM. Cuzier, Elliott, Bertner, N. Fortier, William Larendon, J. R. Vienne, Alfred Vienne, Charles Morris, Morris Grivot, Antoine Toca, Philippe Toca, William Mortee, Dr François Alquentie, Amedée Aquenie, Eugène Deacy, Jacques Mazon, Moreau Beauvais, Benjamin Cortes, Henry Barnes, Gustave de Ferriet, Norbert Fortier, F. C. Conby, St Cyr Coxe, Gannault, Ignace Delgado, Lucien Maius, Antoine Cavelier, Simon Maxwell, Felix Maxwell, Michel Aimé, Jacques Mortee, Jacob Sel, A. Mittenberger et Paul Fayssin.

M. Declouet a reçu ses camarades dans le plus parfait bonheur. Il paraissait heureux de les revoir et leur retrouver au milieu des bons amis de longue date. Cette réunion avait quelque chose de touchant qui faisait des souvenirs dans l'esprit de ceux qui en faisaient partie.

M. Bertler N. Fortier a pris la parole au nom des vieux serviteurs.

Vos anciens amis de Georgetown et de Harrisburg, a-t-il dit en s'adressant à M. Declouet, se sont réunis pour venir vous féliciter de votre candidature qui vous a été décernée à la convention de Baton-Rouge. Nous avons l'honneur dont vous avez été l'objet. Nous avons besoin d'ajouter que vous vous assurer. Le parti whig vous a choisi comme le plus capable de vous venger des injustices dont les Etats-Unis ont eu à se plaindre de la part du parti démocrate. Nous avons pour vous une confiance entière, sans réserve, sans arrière-pensée. Nous vous connaissons, vous avez été notre chef, vous le serez encore. Nous ne vous demandons pas de vous prononcer sur les questions politiques, mais seulement de vous prononcer en faveur de votre ancien ami, de votre chef, de votre avenir et celui de nos enfants. L'Union ne se divise pas seulement en partis politiques, elle se partage en deux familles dont les intérêts ne sont pas exactement les mêmes. Le Nord protège les siens, sachons défendre les nôtres. Cette ne nous empêchera pas d'être de bons et honnêtes citoyens.

Les réunions des démocrates et des abolitionistes ont commencé à assurer le triomphe de ces derniers. Dans l'Etat de New-York, les whigs et les abolitionistes fraternisent également, mais ils ne sont pas vaincus par les amis de l'administration. Dans le Wisconsin nous avons malheureusement assigné à la même alliance. Qu'en résulte-t-il? Quelque chose de bien triste! Que veulent les démocrates en faisant cette alliance? L'anéantissement de nos droits, la destruction de nos privilèges! Que voudront-ils plus tard? Quelque chose de pire encore peut-être. Mais nous nous mettrons sur la défensive.

Vous savez que le Vermont, où notre cause a été si complètement perdue, n'a aujourd'hui au Congrès que des démocrates. Vous n'avez pas oublié que les démocrates du Sud pour lutter avec succès contre les whigs aux élections de septembre. Leur note est pleine, elle se compose de quelques ABOLITIONISTES. Chacun de ces derniers a donné son suffrage à Van Buren en novembre dernier. Pas un d'eux n'a voté pour M. Cass. Vous allez nommer à votre place M. Cass. Vous allez nommer des hommes que les démocrates du Vermont soutiennent. Voici en quelque sorte le programme qu'ils ont arrêté de concert avec leurs bons amis les abolitionistes.

1o.—L'esclavage en Amérique est un crime que nous devons déplorer et qui exige que nous fassions amende honorable.

2o.—Le gouvernement fédéral a le droit constitutionnel de prohiber à perpétuité l'introduction de l'esclavage dans les territoires libres et de l'abolir même partout où s'étend le pouvoir du Congrès.

3o.—Le Congrès est tenu moralement d'exercer ce pouvoir en interdisant l'introduction de l'esclavage dans le Nouveau Mexique et dans la Californie, en abolissant l'esclavage dans le district de Columbia et en prohibant le trafic d'esclaves sur la haute mer.

4o.—On ne doit plus admettre dans l'Union, d'Etats à esclaves.

5o.—Le gouvernement, loin d'encourager institution de l'esclavage, doit lui susciter des obstacles et des entraves en le renfermant dans une circonscription étroite.

6o.—*La présente administration est hostile à la cause que nous défendons et favorable à l'esclavage.*

7o.—*Le présent programme sera soutenu en dépit de l'opposition d'un président* qui possède des ESCLAVES, etc.

Que pense le lecteur de ces principes avoués hautement par les locofocos du Vermont? Nous l'avons dit, il faut que nos yeux se dessillent, que nous consentions enfin à ne plus nous laisser aveugler par l'esprit de parti et que nous comprenions le que l'on cherche depuis si longtemps à nous faire comprendre. La démocratie du Nord creuse sournoisement un abîme sous nos pas. Nous ne commettrons sans doute pas la folie de nous y précipiter nous-mêmes.

Quelle sera l'attitude de la presse dans les Etats à esclaves? Hélas! on ne peut guère en attendre, l'expérience ne l'a que trop prouvé, cette unanimité et ce concert d'action qui rendent la défense si puissante et réduisent à néant les plus savantes combinaisons de l'ennemi. Non, la funeste coalition du Vermont trouvera ici des prôneurs, gens à courte vue qui se réjouissent de la défaite de leurs adversaires sans songer que l'arme qui nous tue sera retournée bientôt contre eux. Ils sont de force à entonner stupidement un hosannah à la gloire des abolitionistes. En bien! courage, ô modèles des citoyens, patriotes hybrides qui vous préoccupez autant de l'avenir du pays que de son présent, et qui vous vous souciez aussi peu de son bonheur que de celui du céleste empire. Allez, démolisseurs; nos mains reconnaissantes vous tailleront des statues.

La coalition! la coalition! elle s'étend, elle se propage, elle nous menace de toutes parts. Voyez plutôt. Les locofocos commandent ordinairement la majorité dans l'Indiana, la nécessité politique ne les force donc pas de fraterniser avec les abolitionistes; ils viennent cependant de signer une alliance avec eux-ci. Le comité central de la démocratie de l'Etat a adressé à tous les chefs éminents du parti une circulaire qui restera comme un monument d'impudeur et de déloyauté. Le comité déclare nettement que la *plateforme* de 1848, qui condamnait les doctrines abolitionistes, n'est plus de mise cette année; cette plateforme n'avait d'autre but que de *rallier le Sud à la candidature de M. Cass.* Aujourd'hui que l'élection est passée, il faut revenir au véritable sentiment populaire et adopter un programme qui improuve l'esclavage. Nous avons besoin *maintenant*, ajoute le comité, d'un programme qui *convienne à l'Indiana, qui soit en harmonie avec les sentiments de ses habitans sur la question de l'esclavage*, etc., etc.

Le reste de ce factum est conçu dans le même genre. C'est d'un bout à l'autre un cynisme révoltant. Les aveux du comité justifient les craintes que nous exprimions dans le courant de la dernière campagne présidentielle. Oui, les démocrates des Etats libres jouent vis-a-vis de nous une méchante comédie pour gagner nos suffrages; oui, leur amitié n'était qu'un leurre, mais aujourd'hui elle serait un danger, et nous devons la repousser.

Que les Etats du Sud s'abstiennent pour n'envoyer au Congrès que des hommes fidèles à ses institutions. Toute la démocratie du Nord combattra sous l'étendard abolitionniste; les démocrates du Sud auront-ils le courage de se séparer de leur parti pour voter avec les amis de l'administration? Nous en doutons, et c'est là un des graves embarras de notre situation. Le moment est critique, prenons garde: si nous envoyons au Congrès des hommes dévoués à l'administration, nos intérêts seront sauvegardés; si nous y envoyons des représentans hostiles au général Taylor, ce *possesseur d'esclaves*, suivant le programme locofoco-abolitioniste du Vermont, *est homme identifié avec les intérêts du Sud* pour nous servir d'une expression de la circulaire du comité de l'Indiana, nous compromettons gravement tout ce qui fait notre force dans le présent et notre espérance dans l'avenir.

—

EUROPE.

DERNIERES NOUVELLES PAR LE NIAGARA.

Les journaux de New-York renferment comme de coutume les nouvelles les plus récentes du continent européen. Elles sont, on le sait, transmises de Londres à Liverpool, au moment où le steamer va quitter ce dernier port.

Lord Stanley se propose de saisir le parlement d'une résolution qui improuvera la conduite du gouvernement dans la question calédonienne.

On croit généralement que Lord Clarendon fatigué des déboires que lui occasionne le gouvernement de l'Irlande, donnera sa démission de vice-roi et succédera à Lord Elgin comme gouverneur-général des provinces anglaises de l'Amérique du Nord.

Le gouvernement anglais ne paraît pas disposé à envoyer de nouvelles troupes au Canada. Il attribue plutôt au hasard qu'à la préméditation les troubles qui ont eu lieu à Montréal.

Le chancelier de l'échiquier ne présentera son budget que dans la première quinzaine de juin. Les recettes ont diminué d'une manière notable à la suite du blocus des ports de la Baltique.

On ne pense pas que Lord Stanley réussisse à faire modifier essentiellement le bill de navigation.

Les prisonniers d'Etat qui ont été jugés récemment en Irlande sont pleins d'espérance. Leurs avocats ont découvert dans la procédure certaines irrégularités qui mettent jusqu'à un certain point les condamnés à l'abri de la déportation. D'ailleurs on se prépare dans toutes les villes et toutes les bourgades d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse d'adresser une pétition à la reine pour solliciter le pardon des patriotes.

Les malheureux Irlandais continuent à être décimés par la famine et les maladies. Le choléra ne les épargne pas et fait chaque jour parmi eux de nombreuses victimes.

FRANCE.

Le gouvernement a reçu, le 18 mai, une dépêche du général Oudinot en date du 13 à midi. Le commandant de la colonne expéditionnaire se trouvait alors au château Gaido. Il annonce que le consul du Wurtemberg, accompagné d'un dragoman romain, s'était rendu à son quartier-général avec une mission de paix. Les Triumvirs affirment au général Oudinot et à son état major l'hospitalité de Rome, mais ces derniers n'ont pas cru devoir, pour le moment, accepter l'invitation.

Tous les prisonniers français ont été libérés. Ils parlent avec des larmes de reconnaissance de la manière toute fraternelle dont ils ont été traités par les Romains.

Les nouvelles de Paris offrent un vif intérêt. Les Socialistes et les Républicains Rouges ont obtenu une sorte de demi-triomphe qui forcera les modérés de compter désormais avec eux. Le 18 mai, on annonçait à la Bourse de Paris que l'élection de deux cents Socialistes était déjà certaine. S'il en est ainsi, ils formeront une imposante minorité au sein de la prochaine assemblée. En apprenant le succès de ses adversaires, le gouvernement a, dit-on, conçu de vives alarmes et attendant avec inquiétude des dépêches qui l'éclairaient sur le véritable état des choses.

ELECTIONS DE PARIS. — Le *Constitutionnel* publie à la date du 18 au soir les résultats qui venaient d'être transmis à l'Hôtel-de-Ville et qui comprenaient le vote de toutes les sections, moins huit. Mais comme ces huit sections ne donnent qu'un total de 4,000 voix, on peut considérer la liste comme définitive. Les Socialistes ont eu neuf de leurs candidats: c'est beaucoup.

Voici d'ailleurs la liste des élus avec le nombre de suffrages qu'ils ont obtenu:

Lucien Murat,	130,734 voix.
Ledru Rollin,	123,252 "
Sergent Boichot,	121,474 "
Lagrange,	123,587 "
Bedeau,	119,234 "
Lamoricière,	118,546 "
Dufaure,	116,559 "
Moreau,	115,405 "
Hugo,	113,246 "
Perey,	113,282 "
Felix Pyat,	112,969 "
Vavin,	111,824 "
Lamennais,	110,762 "
Bixio,	110,280 "
Barrot,	109,121 "
T. Bac,	109,057 "
Pesgan,	108,769 "
Cavaignac,	108,609 "
Rattier,	108,251 "
Wolowski,	108,049 "
Coquerel,	106,845 "
Pierre Leroux,	106,758 "
Considérant,	106,223 "
Roger du Nord,	105,898 "
Rémusat,	105,705 "
De Lasteyrie,	105,277 "
Bugeaud,	105,260 "
Bixiou,	104,705 "

Voici, par ordre de minorité, du moins de chiffre le plus fort au chiffre le moins élevé, les candidats que la minorité a rejetés:

Perdiguier, Madier de Monjau, Greppo, Thore, Demay, D'Alton Shée, Proudhon, Langlois, Herré, Faucher, Garnon, Thiers, de Falloux, Molarnet, Savary, Chambolle, Charassin, Vidal, Hitzy, Montagne, Marie, Molé, Genille, Fould, Montalembert, Cebet.

Ledru Rollin et le sergent Boichot, qui a failli soulever une émeute dans un faubourg de Paris, sont les premiers sur la liste des élus après Lucien Murat. Puis vient Lagrange et vers le milieu de la liste le sergent Rattier. Bac est le moins rouge de ses confrères; MM. Pyat, Considérant et Pierre Leroux sont très foncés. Proudhon lui-même, bien que battu, a reçu plus de 100,000 voix.

DÉPARTEMENTS.—On connaît le résultat des élections dans 52 départements sur 86. Ils ont nommé 434 membres qui sont classés de la manière suivante: modérés, 298; rouges et socialistes, 81; douteux, 75. On disait que les modérés avaient triomphé dans le département de l'Aube et de la Charente.

ESPAGNE.

Rien de nouveau de ce pays, si ce n'est que les Cortès continuent à discuter le projet de loi sur les contributions.

ITALIE.

Des lettres de Turin annoncent que le général Chzanowski a résigné le commandement de l'armée sarde.

ALLEMAGNE.

Aux dernières dates, un mouvement se préparait dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt.

On a appris à Hambourg, le 16, que le roi de Prusse avait mandé au roi de Danemark qu'il était prêt à recevoir à Berlin un ministre plénipotentiaire pour traiter de la paix.

Les Hongrois se retirent devant les Autrichiens, mais ce mouvement de retraite est combiné de manière à faire tomber ces derniers dans un piège. Les Autrichiens ont été taillés en pièces, dans le Banah.

LÉGISLATURE DE LA VIRGINIE.—L'apparition du choléra à Richmond a mis en fuite tous les honorables qui composent la législature Virginienne. A peine avaient-ils appris que le fléau venait d'éclater dans la capitale, qu'ils se sont empressés de s'ajourner. Ils se réuniront de nouveau à Fauquier Springs.

NOMINATIONS.—M. HENRY O. MCENERY a été nommé par le président conservateur du bureau des terres à Monroe, Etat de la Louisiane, en remplacement de Daniel B. Richardson, destitué.—M. EVARISTE DE BAILLON a été nommé au bureau des terres des Opelousas, en remplacement de Murdock McIntire.!

LA FREGATE MISSISIPI.—La frégate à vapeur *Mississipi*, mouillée en ce moment en rade de Portsmouth, doit partir incessamment pour aller renforcer notre escadre de la Mediterranée.

Chronique Locale.

VOL.—Samuel Burnstein, accusé de s'être introduit pendant la nuit de lundi dans la chambre de Ch. Melongue, à l'Hôtel Orléans, et d'y avoir volé une somme de $765 en or et en billets de banque, a été arrêté hier dans la ferme municipale. Il sera ramené plus tard.

AFFAIRE DE LOTERIE.—Philip Roca, William Yrawid et Francisco Rey ont comparu hier devant le recorder Baldwin, sous l'accusation d'avoir vendu, en contravention à la loi, des billets de loterie, et accusés en outre par Jesse R. Irwin de Salvador Montrant un prix de $500 qu'il avait gagné. L'instruction de l'affaire a démontré que Roca et Rey n'étaient point engagés, en conséquence Yrawid a été seul envoyé devant la Cour de District.

L'INVASION.—Les eaux qui s'étendent sur les bas-fonds de la ville continuent à se retirer. La baisse pendant les dernières 24 heures a été de un pouce et demi.

Ed. Mudry, accusé d'avoir volé un pantalon dans la rue Gaston, a été mis en liberté hier par le recorder Baldwin à la Cour de District.—Le même individu se trouve déjà sous accusation d'un vol de $20.

—L'assemblée générale des auteurs dramatiques a procédé dernièrement aux élections annuelles. M. Victor Hugo, président de l'Association, a déposé ses pouvoirs qui, aux termes du règlement, ne peuvent pas être renouvelés, et, à ce propos, il prononce un discours qui a été couvert de bravos unanimes.

Voici la fin de cette improvisation:

"Un dernier mot, messieurs. Après vous avoir parlé comme à une confrérie, permettez que je vous parle comme à mes concitoyens. Je vous rapporte un double mandat, le mandat de président de l'association que vous voulûtes bien, il y a un an, me confier à l'unanimité, le mandat de représentant que vous votez, également unanimes, m'ont confiée à la même époque. Je rapporte cette unanimité qui est pour moi un cher et glorieux souvenir.

"Messieurs, nous venons de traverser une année laborieuse. Grâce à la force puissante de la nation nettement signifiée aux partis par le suffrage universel, un gouvernement serieux, régulier, normal, fonctionnant sous la liberté et sous la loi, à l'ombre du plus grand nom de l'histoire, a providentiellement trouvé ce cet étrange gouvernement sorti de la commotion de février, et qui se composait d'une période d'anarchie tempérée par une période de dictature, l'une amenant tantôt l'autre (Sensation.) Ce mauvais gouvernement a disparu, et un gouvernement libre et légal lui a succédé, qui peut désormais tout faire refleurir parmi nous, le travail, la paix, le commerce, l'industrie, l'art, c'est à dire remettre la France en pleine possession de tous les elemens de la civilisation.

"Tout, ou presque, messieurs, un pas immense; mais ce pas ne s'est point accompli sans quelque labeur. Il n'est pas un bon citoyen qui n'ait poussé la roue dans ce retour à l'ordre; tous l'ont fait, avec des forces inégales sans doute, mais avec une égale bonne volonté. Quant à moi, l'humble part que j'ai prise dans les grands événemens survenus depuis un an, je ne vous la dirai pas; vous le savez, votre bienveillance m'en a donné l'étrange... Ce sera ma gloire un jour de n'avoir pas été étranger à ces grands actes, à ces grands actes qui ont ébauché le salut de la société civilisée. Toute ma conduite politique depuis une année peut se résumer en un seul mot: j'ai défendu énergiquement, résolument, de ma pointe comme de ma parole, dans les douloureuses batailles de la rue comme dans les luttes sérieuses de la tribune, j'ai défendu l'ordre contre l'anarchie et la liberté contre l'arbitraire. (Oui! oui! c'est vrai! bravo!)

"Cette double loi, oui, pour moi, est une loi unique, cette double loi de ma conduite, dont n'ai pas dévié un seul instant, je l'ai puisée dans ma conscience, et il me semble aussi, messieurs, que je l'ai puisée dans la vôtre! (Vive et unanime adhésion.) Permettez-moi de dire cela, car l'unanimité de vos suffrages il y a un an et l'unanimité de vos adhésions en ce moment nous fait en quelque sorte, à vous, les mandans, et moi, le mandataire, une âme commune. (Bravos.) Je vous rapporte mon mandat revêtu jusqu'aujourd'hui. J'ai fait de mon mieux, j'ai fait, non tout ce que j'ai voulu, mais tout ce que j'ai pu, et je reviens au milieu de vous avec la grave et austère sérénité du devoir accompli." (Longs applaudissemens.)

—Une de ces grandes entreprises qui mettent un nom au rang de ceux des Cook et des Lapeyrouse, est sur le point de s'accomplir, avec l'aide et sous la protection de notre gouvernement.

Un voyageur, qui a déjà parcouru l'Egypte, la Syrie, l'Abyssinie, le Darfour, le Cordofan, qui a remonté le cours du Nil jusqu'aux premiers chaînons des montagnes de la Lune; qui a visité le Tranquebar, les cinq provinces de l'Arabie, l'Irak-Arabie; qui, comme interprète, a été attaché à la mission qui recueillait les ruines de Ninive, la Perse, de Mascate à Hispahan, le cap de Bonne-Espérance, l'île de Sainte-Hélène, se propose maintenant, dans un premier voyage, de traverser toute la portion de l'Afrique qui s'étend d'Alger au Sénégal, en passant par Tombouctou; de gagner, du Sénégal, le cap de Bonne-Espérance, et enfin de revenir en coupant la grande péninsule africaine du sud au nord, c'est à dire du cap de Bonne-Espérance à Alger.

L'homme qui a rêvé ce voyage fabuleux et qu'un séjour de seize ans au milieu des Arabes, dont il a adopté le culte, les usages, le costume et les mœurs, se trouve dans des conditions de réussite que n'avaient ni Denham, ni Clapperton, ni Mungo-Park, ni les frères Landain, ni M. le colonel Ducouret, connu en Orient sous le nom de Hadji-Abd-el-Hamid-Bey, qu'il a pris lors de son pèlerinage à la Mecque, pèlerinage qu'aucun Français n'avait encore accompli avant lui.

Pénétré de l'importance d'un voyage qui peut avoir de si grands résultats politiques, scientifiques et commerciaux, le gouvernement s'est empressé de lui prêter son appui, et les trois ministres, de l'instruction publique, des affaires étrangères et du commerce, viennent de concourir d'une manière efficace à son exécution.

Hadji-Abd-el-Hamid-Bey compte mettre cinq à six ans pour accomplir ce périlleux voyage, qui honorera à la fois la France et les ministres qui lui prêtent leur concours.

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS,
Mardi soir, 12 juin 1849.

Les ventes de coton de la journée s'élèvent à 2,000 balles, sans aucun changement remarquable dans les prix.

Quelques ventes de sucre et de mélasse ont eu lieu aux anciens cours.

Le marché à la farine est toujours plat; la demande est pour la consommation seulement: 10,000 bois sucre de maïs ont changé de mains de 30 à 31 cts le boisseau.

Les provisions sont peu actives aux mêmes prix; nous pots $10—prime $8 50.

Le whiskey se vend 16½ cts le gallon pour le rectifié.

CHANGE.—La change est ferme. Nous citons: Londres 8 @ 9 pour $ pour $; France 5 f 20 @ 5 f 25 pour $; New-York sur 8 jours, ¼ @ ½ pour $ pour demande; Mobile 1 pour $ pour demande.

Le fret est en peu plus ferme.

FEUILLETON.

SUITE DES
Mémoires d'un Médecin.

LE COLLIER DE LA REINE.

XI.

L'Ambassadeur.

Le lendemain, vers le soir, une chaise de voyage arrivait par la barrière d'Enfer, assez poudreuse, assez éclaboussée pour que nul ne pût distinguer les armoiries.

Les quatre chevaux qui la emmenait brûlaient le pavé; les postillons, comme on le dit, allaient au train de prince.

La chaise s'arrêta devant un hôtel d'assez belle apparence dans la rue de la Jussienne.

Sur la porte même de cet hôtel, deux hommes attendaient; l'un, d'une mise assez recherchée pour annoncer la cérémonie, l'autre, dans une sorte de livrée banale comme en ont en de tout temps les officiers publics des différentes administrations parisiennes.

Autrement dit, ce dernier ressemblait à un suisse en costume d'apparat.

La chaise pénétra dans l'hôtel, dont les portes furent aussitôt fermées au nez de plusieurs curieux.

L'homme aux habits de cérémonie s'approcha très respectueusement de la portière, et d'une voix un peu chevrotante il entama une harangue en langue portugaise.

—Qui êtes-vous? répondit de l'intérieur une voix brusque en portugais également, seulement cette voix parlait un excellent portugais.

—Le chancelier, indigne de l'ambassade, Excellence.

—Fort bien. Comme vous parlez mal notre langue, mon cher chancelier, voyons où descendons-nous!

—Par ici, Monseigneur, par ici.

—Triste réception, dit le seigneur don Manoël, qui faisait le gros dos en s'appuyant sur son valet de chambre et sur son secrétaire.

—Votre Excellence daignera me pardonner, dit le chancelier dans son mauvais langage; ce n'est qu'à deux heures aujourd'hui qu'est descendu à l'ambassade le courrier de Son Excellence pour annoncer votre arrivée. J'étais absent, Monseigneur, absent pour les affaires de la légation. Aussitôt à mon retour j'ai trouvé la lettre de Votre Excellence. Je n'ai eu que le temps de faire ouvrir les appartemens; on les éclaire.

—Bon, bon.

—Ah! ce m'est une vive joie de voir l'illustre personne de notre nouvel ambassadeur.

—Chut! ne divulguons rien jusqu'à ce que des ordres nouveaux aient venu de Lisbonne. Veuillez seulement, monsieur, me faire conduire à ma chambre à coucher, je tombe de fatigue. Vous vous entendrez avec mon secrétaire, il vous transmettra mes ordres.

Le chancelier s'inclina respectueusement devant Beausire, qui rendit un salut affectueux et dit d'un air courtoisement ironique:

—Parlez français, cher monsieur, cela vous mettra plus à l'aise et moi aussi.

—Oui, oui, murmura le chancelier, je serai plus à l'aise, car je vous avouerai, monsieur le secrétaire, que ma prononciation....

—Parlez français, cher monsieur, cela vous mettra plus à l'aise et moi aussi.

—Je ne vous bien, répliqua Beausire avec aplomb.

—Je profiterai de cette occasion, monsieur le secrétaire, puisque je trouve en vous un homme si aimable, se hâta de dire le chancelier avec flûtiness, je profiterai, dis-je, de l'occasion, pour vous demander si vous croyez que M. de Souza m'en voudra pas d'écorcher ainsi le portugais.

—Pas du tout, pas du tout, et vous parlez le français purement.

—Mon! dit le chancelier joyeusement, mon! un Parisien de la rue Saint-Honoré!

—Eh bien! c'est à ravir, dit Beausire. Comment vous nommez-vous? Decoureux, je crois!

—Decoureux, oui, monsieur le secrétaire, nom assez heureux; car il a une terminaison espagnole, si l'on veut. Monsieur le secrétaire aura mon nom; c'est bien flatteur pour moi.

—Oui, vous êtes bien heureux, je bien noté, que cette bonne réputation vous a empêché d'amener un chancelier de Lisbonne.

—Oh! que de reconnaissance, monsieur le secrétaire, et quelle heureuse chance pour moi que la nomination de M. de Souza.

—Mais M. l'ambassadeur sonne, je crois.

—Courons.

Oh, courons en effet. M. l'ambassadeur, grace au zèle de son valet de chambre, venait de se déshabiller. Il avait revêtu une magnifique robe de chambre. Un barbier, appelé à la hâte, l'accommodait. Quelques boîtes et nécessaires de voyage, assez riches en apparence, garnissaient les tables et les consoles.

Un grand feu flambait dans la cheminée.

—Entrez, entrez, monsieur le chancelier dit l'ambassadeur qui venait de s'envelopper dans un immense fauteuil à coussins, tout en travers du feu.

—Monsieur l'ambassadeur ne fâchera-t-il si je lui réponds en français? dit le chancelier.

—Non, non, allez toujours.

Decoureux fit son compliment en français.

—Eh! mais, c'est fort comprendre; vous parlez admirablement le français, monsieur Decorno.

—Il me prend pour un Portugais, pensa le chancelier tré de joie.

Et il sortira la main de Beausire.

—Que d'où Marquis, nous voions de souper?

—Certes, oui, Votre Excellence. Oui, le Palais-Royal est à deux pas d'ici, et je connais un traiteur excellent qui apportera un bon souper pour Votre Excellence.

—Comme si c'était pour vous, monsieur du Corno?

—Oui, monseigneur.... Et moi, si Son Excellence le permettait, je prendrai la permission d'offrir quelques bouteilles d'un vin de pays, comme Votre Excellence n'en aura trouvé qu'à Porto même.

—Eh! notre chancelier a donc bonne cave? dit Beausire gaillardement.

—C'est vrai, répliqua humblement le brave homme, dont pour la première fois, à mes bougies, Beausire et don Manoel purent remarquer les yeux vifs, les grosses joues rondes et le nez fleuri.

—Faites comme il vous plaira, monsieur du Corno, dit l'ambassadeur; apportez-nous de votre vin et venez souper avec nous.

—Un parel honneur....

—Sans étiquette, aujourd'hui je suis encore un voyageur, je ne serai l'ambassadeur que demain. Et puis nous parlerons affaires.

—Oh! mais, monseigneur permettra que je donne un coup d'œil à ma toilette.

—Vous êtes superbe, dit Beausire.

—Toilette de réception, non de gala, dit du Corneau.

—Demeurez comme vous êtes, monsieur le chancelier, et donnez à nous préparatifs le temps que vous donnerez à prendre l'habit de gala.

Ducoureau ravi, quitta l'ambassadeur et se mit à courir pour gagner dix minutes à l'appétit de Son Excellence.

Pendant ce temps, les trois coquins, enfermés dans la chambre à coucher, passaient en revue le mobilier et les actes de leur nouveau personnage.

—Couche-t-il à l'hôtel, ce chancelier? dit don Manoël.

—Non pas: le drôle a une bonne cave et doit avoir quelque part une jolie femme ou une grisette. C'est un vieux garçon.

—Le suisse!

—Il faudra bien s'en débarrasser.

—Je m'en charge.

—Les autres valets de l'hôtel?

—Valets de louage que nos associés remplaceront demain.

—Que dit la cuisine? que dit l'office?

—Mots! morts! L'ancien ambassadeur ne paraissait jamais à l'hôtel. Il avait sa maison en ville.

—Que dit la cuisine?

—Pour la cuisine, il faut consulter le chancelier: c'est délicat.

—Je m'en charge, dit Beausire: nous sommes déjà les meilleurs amis du monde.

—Chut! le voici.

En effet, Ducoureau revenait essoufflé. Il avait prévéni le traiteur de la rue des Bons-Enfans, pris dans son cabinet six bouteilles d'un vieux vin de Porto, et, en figure réjouie annonçait toutes les bonnes dispositions que ces bouteilles, la nature et la diplomatie, savent combiner pour donner ce que les cyniques appellent la faiblesse humaine.

—Votre excellence, dit-il, ne descendra pas dans la salle à manger?

—Non pas, non pas, nous mangerons dans la chambre, entre nous, près du feu.

—Monseigneur me ravit de joie. Voici le vin.

—Des tapeaux! dit Beausire en élevant un des flacons à la hauteur d'une bougie.

—Assez-vous, monsieur le chancelier, pendant que mon valet de chambre dressera le couvert.

Ducoureau s'assit.

—Quel jour sont arrivées les dernières dépêches? dit l'ambassadeur.

—Le vieille du départ de votre.... du prédécesseur de Votre Excellence.

—Bien. La légation est en bon état?

—Oh! oui, monseigneur.

—Pas de mauvaises affaires d'argent?

—Pas que je sache.

—Pas de dettes.... Oh! dites.... S'il y en avait, nous commencerions par payer. Mon prédécesseur est un galant gentilhomme pour qui je me porte garant solidaire.

—Dites merci, monseigneur n'en aura pas besoin; les crédits ont été ordonnancés il y a trois semaines, et le lendemain même du départ de l'ex-ambassadeur, cent mille livres arrivaient ici.

—Cent mille livres! s'écrièrent à la fois Beausire et don Manoël, effarés de joie.

—Oui-r, dit le chancelier.

—Et-r, répétèrent l'ambassadeur, le secrétaire, et jusqu'au valet de chambre.

—De sorte, dit Beausire, en avalant son émotion, que la caisse renferme....

—Cent mille trois cent vingt-huit livres, monsieur le secrétaire.

—C'est pas, dit frôlement don Manoël, mais Sa Majesté heureusement a mis des fonds à notre disposition. Je vous l'avais bien dit, mon cher, ajouta-t-il en s'adressant à Beausire, que nous manquerions à Paris.

—Horrible ce point que Votre Excellence avait gris aux préoccupations, répliqua respectueusement Beausire.

A partir de cette communication importante de secrétaire, l'intimité de l'ambassade ne fit que s'accroître.

Un bon souper composé d'un soufflé, d'écrevisses diverses, de viandes noires et de crêpes suzettes, fut malheureusement cette nuit-là, le dernier de la vie de don Manoël.

Beausire, qui n'avait manqué comme dit grande d'Espagne, et Beausire, à son partenaire de quelques coups de bâton, le fit sauter par la fenêtre du second étage, et le jeune don Manoël, qui ne voulait pas se laisser jeter par la fenêtre, se fendit le crâne en tombant sur le pavé de la cour.

Le lendemain, on trouvait le cadavre de don Manoël dans le jardin de l'hôtel de Galle.

ALEXANDRE DUMAS.

(A continuer.)

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orleans.

EXPEDIES.

Barque Laura Bean, Thorndyke, pr Boston.
Brick Consort, Lawrey, pr Port-Vendres.
Goelette David C Foster, Canfield, pr Belize Hond.
Scorpion, Boyland, pr Laguna.
Steamer Sarah, Wanless, pr Pensacola.
Steamer, Gen Homer, Cozzens, pr Pensacola.

ARRIVÉS

Goelette Arapo, Ryan, de Port Lavacca.

—STEAMERS.—

Illinois, Stallings, de St Louis.
Princess No 3, Holmes, de Louisville.
Banner of Attakapas, Johnston, St Martinsp.
Mondiana, Larose, de Balize.

MEMORANDA.

NEW-YORK, 2 juin.—Arrivés, navires Sheffield, Smith; Palestine, Johnson, goelette Rainbow, Tuttle; 2, barque John Strand, Kilvert, goelette A R Chase, Bize, de la Nouvelle-Orléans.

BOSTON, 1 juin.—Expédié, navire Lapland, Simpson, pour la Nlle-Orléans.

BALTIMORE, 4 juin.—Arrivée, barque E H Chapin, Collier, de la Nlle-Orléans.

LIGNE DE CUNARD.

D'ANGLETERRE.

Europa, pour Boston.....le 26 Mai
Caledonia, pour New-York.....le 2 Juin

D'AMERIQUE.

Europa, de Boston.....le 26 Mai
Cambria, de New-York.....le 27 Juin

☞ Le Sr. E. JUFORGUE, rue Hte Anne, No 24, nous prie de rectifier une erreur de prénom qui a eu lieu, ces jours derniers, dans un rapport de chronique. On a dit que le nommé E. Juforgue avait été arrêté comme auteur d'une rixe sanglante, tandis que c'était Armand Juforgue, qu'il eut fallu écrire.
11 juin—2

NOUVELLE-ORLEANS, 12 JUIN 1849.

Compagnie d'Assurances des Négocians.

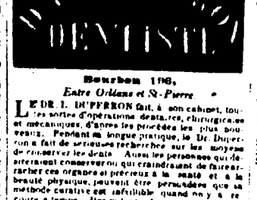
UNE assemblée des actionnaires aura lieu jeudi prochain, à 2 heures P. M., au bureau de la Compagnie, rue Royale.
13 juin—2 JOHN PEMBERTON, Président.

Avis aux actionnaires de la Compagnie de Navigation d'Orléans.

LUNDI 2 juillet prochain, à 5 heures P. M., vous êtes appelés à vous assembler au bureau de la Compagnie, rue-magnie de la rue Franklin et de la Promenade Carondelet, pour prendre en considération divers objets de la plus haute importance, pour les actionnaires de cette compagnie.

Par ordre de Président.

G LEGENDRE,
Secrétaire.
13jn—3n1j



Bourbon 176,
Entre Orléans et St-Pierre.

LE DR. L. DUPERRON fait, à son cabinet, toutes mécaniques, d'après les procédés les plus nouveaux. Pendant sa longue pratique, le Dr. Duperron a fait de sérieuses recherches sur les moyens de conserver les dents. Aussi les personnes qui le sont certainement conserveront qu'il craindraient de faire arracher les organes si précieux à la santé et à la beauté physique, jouiront être persuadées que la méthode curative est infaillible quand on y a recours à temps. Les malades de personnes et des gens de la respectables attestent le fait s'il était nécessaire.

Le cabinet est ouvert de 8 heures du matin à 4 heures de l'après midi.

Prix modérés. 13 juin

LIBRAIRIE DE VICTOR HEBERT,

149, RUE DE CHARTRES

ON vient de recevoir par les dernier arrivages du Havre, un assortiment d'ouvrages nouveaux:

Proudhon—Idées révolutionnaires, une brochure.
do Banque du Peuple, do
Mlle La Normand—Grand Jeu de Société, 5 vol. et cartes.
do Roue de la Fortune, 1 vol.
Mlle Le Marchand—Le Grand Grimoire des Dames
do